BnF Gallica

Paris-croquis / Henri Boutet, directeur

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Paris-croquis / Henri Boutet, directeur. 1889-03-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

2me Année — N° 5. Le Numéro : 75 Centimes 2 Mars 1889.

Paris-Croquis

Dépôt Légal
Seine
N° 6
1889

Parait le 1er & le 3e Samedi de chaque Mois

HORS TEXTE : Pointe sèche d'Henri Boutet *Petits Croquis — 2 —*

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PARIS-CROQUIS

Rédaction, Administration & Annonces :

4, Rue des Petits-Champs, Paris

Paris-Croquis, journal bi-mensuel illustré, paraît le 1er et le 3e samedi de chaque mois.

Journal essentiellement et exclusivement parisien, il s'adresse exclusivement à tous ceux qui, de près ou de loin, affectionnent les choses de la vie de Paris.

De légers croquis à la plume et au crayon, semés sur ses feuilles, égayent et reposent l'esprit.

Chacun de ses numéros contient une gravure originale et inédite — pointe sèche, eau forte, lithographie, gravure sur bois — que ses acheteurs et ses abonnés ne manqueront pas d'apprécier.

Paris-Croquis est un journal de collection que chacun aimera à suivre, puis à réunir en volumes qui constitueront des documents d'un grand intérêt et qu'on feuilletera sans cesse avec plaisir.

Il sera tiré de chacune des planches hors texte de *Paris-Croquis* 25 épreuves sur japon avant la lettre, numérotées et signées au prix de 5 francs l'épreuve. Il est également tiré, pour les amateurs, 25 numéros du journal sur japon de la manufacture impériale. Ces numéros, tirés avec le plus grand soin, seront vendus 2 fr. 50.

Paris-Croquis se trouve dans tous les kiosques et chez tous les libraires.

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS

Paris..... — Un an... 18 francs. — Six mois... 10 francs.
Départements et Colonies. — ... 20 — — ... 12 —

Nota. — Pour les colonies et les possessions d'outre-mer, le port en sus suivant les tarifs.

Étranger..... — ... 25 —

Prix du numéro pour l'Étranger : 1 franc.

Les libraires et marchands de journaux devront adresser leurs demandes directement aux bureaux du journal.

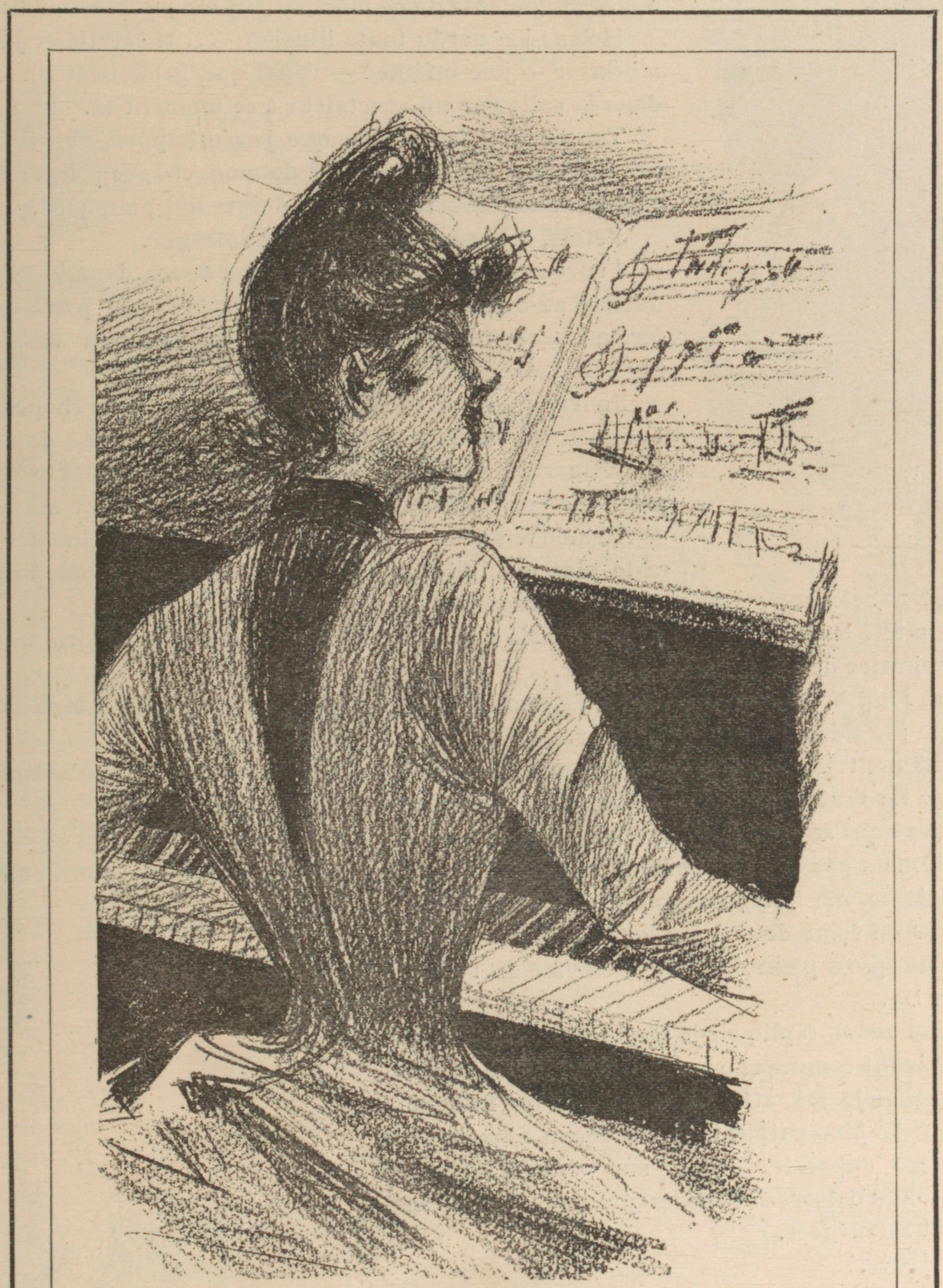
On demande des courtiers d'annonces. — S'adresser tous les jours aux bureaux de *Paris-Croquis*,

4, rue des Petits-Champs, Paris

2e Année. Numéro 5. 2 Mars 1889.

Paris-Croquis

Henri BOUTET, Directeur — Daniel MAILLARD, Secrétaire de la Rédaction



Au piano.

ON DONNAIT MACBETH...

Ce soir là, on donnait Macbeth au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Aux fauteuils, dans les loges, partout des yeux fixes, dans le silence, quand parurent en leur trottinement macabre les sorcières de Schakespeare ; pas un autre bruit que celui, peut-être, d'une poitrine qui sifle sous l'empoignement pendant que les vieilles femmes courbées attisent leur lugubre feu.

Assis sur un strapontin d'orchestre j'étais témoin de ce grand recueillement et j'admirais béatement l'étreinte générale peinte sur tous les visages. Ah ! bonnes gens, que j'envie vos extases effrayées, vos fixités étranges à la vue d'un drame ! Que je voudrais, comme vous, goûter l'impression douce ou violente de ce moment psychologique de l'attention !

Hélas ! j'ai perdu toute illusion..... théâtrale et j'en suis même arrivé à désirer — joie infâme ! — l'effet que produirait un coup de pistolet tiré dans la salle par un spectateur à ce moment-là.

Toutefois, il faut croire que je n'échappais pas seul à l'empoignement du spectacle car, sur le fond de mon chapeau haut de forme je percevais comme le tambourinement de doigts qui pianotent.

J'étais, cela se comprend, très intrigué.

J'éprouvais comme une sensation douce dans la trépidation qui se produisait au-desus de ma tête ; les petits pan ! pan ! causaient à tout mon être un bercement inconnu. Evidemment cela venait de la loge contre laquelle j'étais adossé.

Pourquoi ce roulement me demandais-je, mon chapeau ne gêne personne ? Voudrait-on me faire remarquer mon impolitesse de rester coiffé.

Cette raison suffisait — on a souvent l'amour-propre si mal placé — pour que j'enfonçasse plus encore mon tuyau sur ma tête.

Au mouvement que je fis succéda alors non plus des pan ! pan ! mais des ra-ta-plan précipités et sourds comme une fusillade lointaine. La sensation de tout à l'heure venait de se changer, en moi, en une rage furieuse.

Et je n'osais lever la tête de peur d'être ridicule, mais à l'entr'acte, me disais-je, j'éclaircirai le mystère.

J'avais encore dix minutes de ra-ta-plan à essuyer.

Soudain, il se fit un long bruit autour de moi, j'entendis de gros soupirs, des battements d'éventails, des chiffonnements de programme : le rideau venait de tomber.

Je me levai précipitament jetant un regard farouche dans la loge. Je fus surpris..... désarmé. Une jeune femme seule et quelle femme ! La vraie Parisienne d'Hippolyte Devillers :

« Une exquisité complexe qui se souvient d'Eve comme d'hier ».

Pourtant je risquai, mais pas assez durement :

— Prenez-vous, Madame, ma tête pour une tête de Turc !...

Elle me répondit par un éclat de rire fou qui emperla sa bouche et, prenant un bel air narquois plein de malice, elle me dit :

— J'ai envie de rire !...

— A mes dépens, moi aussi, répliquai-je piqué, vous allez voir !...

Et pendant l'acte suivant comme elle continuait à battre du tambour sur mon couvre-chef je lui attrapai vivement sa fine main gantée ; puis, à l'instant le plus palpitant de la scène, alors que le terrible spectre de Banco apparaît, je mis sur cette main grassouillette et lisse trois longs baisers si sonores que, dans l'entourage, toutes les têtes s'étaient retournées.

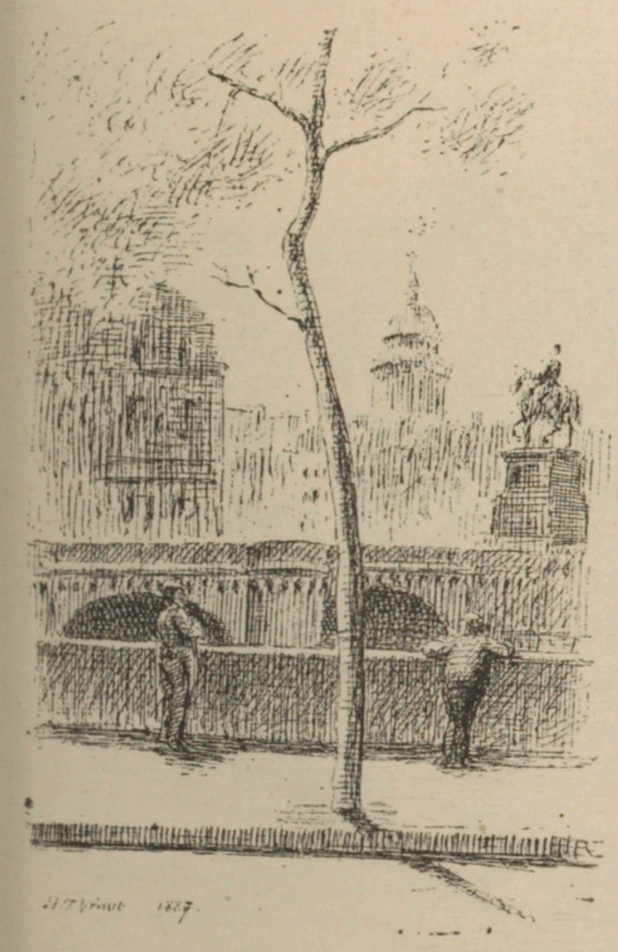
Un vrai coup de foudre !...

Je dus fuir. Mon « exquisité complexe » en fit autant, poursuivie par la Honte et j'eus ainsi, sans m'en douter, la joie infâme de l'effet produit — non par un coup de pistolet sur d'honnêtes spectateurs — mais par trois longs baisers sonores mis, devant le spectre de Banco, sur une fine main gantée.

L.-B. Fanor.

Croquis de Paul Rossert.

NOUVELLES PARISIENNES



Prochainement on posera deux inscriptions commémoratives en l'honneur de Victor Hugo : la première sur la maison où il est mort, avenue Victor Hugo, la seconde sur une maison de la place Royale qu'il a longtemps habitée.

* * *

Un beau portrait d'homme de Maroni, peintre de l'école vénitienne, qui n'était pas jusqu'à présent représenté au Louvre, a été placé dans la salle des portraits.

Ajoutons qu'on doit mettre prochainement à la disposition des visiteurs du musée des écrans indicateurs, comme dans les musées d'Italie.

* * *

Un concours est ouvert entre tous les artistes français pour la décoration artistique de la salle des mariages de la mairie de Nogent-sur-Marne.

* * *

Après les aquarellistes et les pastellistes, voici les amateurs du fusain qui viennent de former une nouvelle Société artistique sous ce nom les « Fusinistes ».

Parmi les premiers adhérents nous trouvons les noms de MM. Allongé, Boetzel, Karl Robert, Wilhelm Wust, Mmes Beaury Sorel, Simon, etc., qui sont des spécialistes.

A côté d'eux, Vollon, Puvis de Chavannes, et quelques autres artistes qui ne dédaignent pas parfois de faire du fusain.

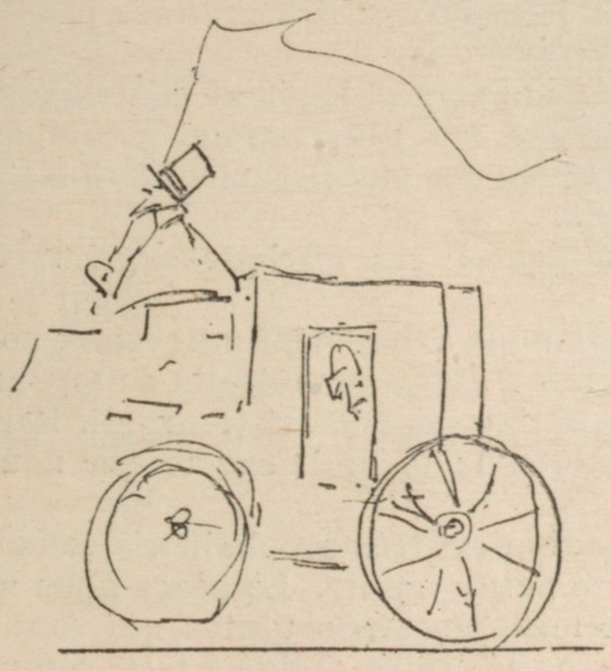
* * *

Le dessinateur Forain vient de publier le premier numéro de son journal : *le Fifre*.

* * *

Le peintre Raffaëlli vient également de publier le premier fascicule des *Types de Paris*.

* * *



Notre confrère Octave Uzanne, qui présidait depuis longtemps aux destinées de la revue *Le Livre*, vient de publier un projet de formation de Société d'amateurs de belles lettres et de beaux livres qui fera parler d'elle dans le monde des curieux et des délicats.

Cette Société prendra le nom de « Bibliophiles contemporains. »

Les Incohérents n'ont pas dit leur dernier mot.

Le 27 mars ils donneront leur grand bal costumé à l'Eden-Théâtre.

M. Jules Lévy, le directeur, est accablé de demandes d'entrées, car il est le seul dispensateur des billets.

Ce bal est exclusivement réservé aux arttstes et aux gens de lettres. Le costume est de rigueur, l'habit, la blouse et la casquette sont interdits.

L'orchestre sera dirigé par les compositeurs, qui pour la circonstance conduiront des danses inédites.

Les Incohérents sont les fils de la gaieté, et la gaieté n'est pas à la veille de mourir en France.

* * *

Le peintre Lenepveu, membre de l'Institut, et M. Tétreau, président de section au Conseil d'Etat, viennent d'être nommés membres du Conseil supérieur des beaux-arts, en remplacement de MM. Cabanel, membre de l'Institut, et Castagnary, conseiller d'Etat, décédés.

* * *

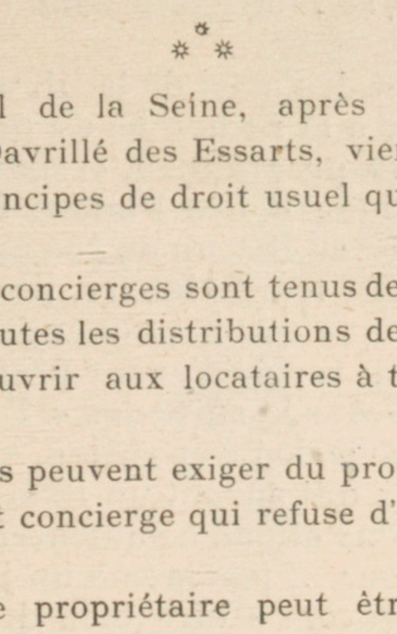
La réception de M. Henri Meilhac, à l'Académie française, est fixée au 4 avril.

* * *

Un comité vient d'être constitué pour l'érection d'une statue à Alfred de Musset.

Le comité d'action est exclusivement composé de jeunes gens et d'étudiants.

Les souscriptions sont centralisées chez l'éditeur Lemerre.



Le monument de Victor Noir a été confié au sculpteur Dalou. L'éminent artiste vient d'en terminer la maquette.

* * *

C'est le sculpteur Antonin Mercié qui a été chargé, par le comité du monument d'Alphonse de Neuville, de l'exécution de la statue.

* * *

Le peintre de marines, M. Gaston Roullet, expose en ce moment, rue Godot-de-Mauroi, une intéressante collection d'aquarelles qu'il a rapportées d'un récent voyage en Istrie et en Tunisie.

* * *

Le tribunal civil de la Seine, après les plaidoiries de Mes Flamand et Davrillé des Essarts, vient de consacrer de nouveau divers principes de droit usuel qu'il est toujours bon de rappeler.

Il a jugé que les concierges sont tenus de remettre les lettres aux locataires à toutes les distributions de la poste ;

Qu'ils doivent ouvrir aux locataires à toute heure de jour ou de nuit ;

Que les locataires peuvent exiger du propriétaire l'expulsion immédiate de tout concierge qui refuse d'exécuter ces obligations ;

Et enfin, que le propriétaire peut être condamné à des dommages-intérêts si le concierge est insolent envers les personnes qui habitent la maison.

LES PLAISIRS A PARIS

Dans deux mois, l'Exposition universelle va ouvrir ses portes et appeler à elle des visiteurs de tous les coins du monde.

Paris, la grande ville des arts et du plaisir, commence, avec l'arrivée du printemps, sa toilette des jours de fête.

Nos rues et nos boulevards témoignent déjà de l'empressement des industriels parisiens à parer ou à transformer les établissements qui vont solliciter la visite des étrangers.

En dehors de l'Exposition elle-même, nous sommes appelés à voir surgir, dans Paris, des entreprises tenues en réserve pour cette année 1889, qui promet beaucoup pour nos distractions et nos plaisirs — sans parler, bien entendu, de plus sérieuses et plus instructives manifestations.

Malgré les tristesses de la politique et l'apathie, plus apparente que réelle, des éternels mécontents, on ne peut nier les efforts communs et souvent désintéressés de la population parisienne pour assurer un éclatant succès à notre Exposition. Ce ne sont partout, maintenant, que comités, syndicats, commissions, etc., se réunissant dans le but d'ajouter un attrait de plus aux merveilles qui nous sont promises.

Le mouvement des arts, de la librairie, des théâtres, des journaux et des grandes industries s'accentue par une activité sans cesse à la recherche du nouveau ou du mieux.

Fidèles à notre programme, et dans la mesure du cadre de ce journal, léger et facile avant tout, il nous a semblé que sous la rubrique « Les Plaisirs à Paris », nous devions par des illustrations accompagnées d'un texte concis consacrer une page de chacun de nos numéros à une sorte de Revue des établissements où les visiteurs de l'Exposition seront appelés, pour leurs plaisirs, pendant leur séjour à Paris.

De là, la rubrique que nous inaugurons aujourd'hui et à laquelle ces quelques lignes et le délicieux dessin de Patrice Dillon vont servir d'avant-propos.

Nous reprendrons la suite des « *Tableaux parisiens* » dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, en insistant, pendant cette période de l'Exposition, sur la physionomie spéciale à certains endroits de nos rues et de nos boulevards et surtout sur ceux qui auront un intérêt plus direct et plus tangible pour les visiteurs du Paris de 1889.

En un mot, nous allons commencer à donner à *Paris-Croquis,* la formule exacte que nous lui voulons; mais rien ne se fait en un jour..., pas même un journal.

Il nous reste encore à dire bien des choses, dont la réalisation est très prochaine, à ceux qui ont bien voulu nous suivre fidèlement et assurer, dès maintenant, le succès de cette petite feuille. La place nous manquerait aujourd'hui; mais, dans notre prochain numéro, nous annoncerons des améliorations importantes, qui vont être un régal pour ceux qui croient avec nous, qu'il est encore possible de faire bien sans se croire obligé à faire comme tout le monde.

PARIS-CROQUIS.

PAPILLONS BLEUS

Mieux vaut être père d'un seul enfant que d'en discuter dix.
Le plus petit sultan vaut mieux que dix eunuques.

×

Les deux vers suivants, attribués à Méry :

S'il était un pays où l'on vécût toujours,
C'est là que j'aimerais à terminer mes jours.

me rappellent un vénérable curé poitevin, disant en pleine chaire à ses paroissiens :

« Mes très chers frères, bénissons Dieu de ce qu'il a mis la mort à la fin de notre vie, car s'il l'eût mise au commencement, qui de nous eût pu s'y préparer ? »

×

Une agaçante et singulière manie de nos critiques littéraires, c'est d'abuser des plus illustres défunts pour écraser les auteurs contemporains. Procédé vraiment trop commode. Rien n'est dur comme une tête de mort pour frapper sur les vivants. Ah ! Balzac ! Ah ! Stendhal ! Ah ! Flaubert ! Ah ! Baudelaire ! Eh ! bien ! après ?... N'avons-nous pas Guy de Maupassant que, pour ma part, je préfère à son maître ? (J'aimerais mieux avoir fait Boule de suif *que* Salaambo.) *Et M. Alphonse Daudet ? (Je préfère* Fromont jeune *à toutes les* Chartreuses *de Parme et d'ailleurs.) Et Paul Bourget ? (Je préfère encore* Mensonges *à toutes les subtilités ténébreuses de* Rouge et Noir.) *Et croyez-vous que Sully Prudhomme et François Coppée ne vaillent pas l'éminent poète macabre ? La Postérité, cette rude trieuse, commence à répondre.*

VÉRONIQUE.

ÉGOÏSME

Souffle vent déchaîné ! Tombe neige légère !
Ebranlez et couvrez les toits de ma maison ;
Déracinez mon parc et blanchissez ma terre,
Je suis au coin du feu. Qu'importe la saison.

Et si parfois je sors, que j'aie ou non à faire,
Pour mon plaisir, toujours, sans rime et sans raison,
Je saute en ma voiture et vais, joyeux compère,
Me délecter tout seul, de rare venaison.

Puis, je cours au théâtre, ou bien vers quelque fête
Où je peux sans contrainte assouvir de la bête
L'appétit, tout de suite et sans avant-propos.

Mais bientôt, si couché je reste en tête à tête,
Je prends toute la place et chassant ma conquête
Pour mieux me rendormir je lui tourne le dos.

D. M.

Croquis d'après nature par H. BOUTET.

PREMIER SOIR

FRAGMENT

Devant le perron de l'église Saint-Jean stationnait une longue file de voitures; les curieux, assemblés, formant sur le trottoir en face une foule compacte, attendaient.

Bientôt, le suisse en gala rouge, et à la main sa canne à pomme d'argent qu'il faisait résonner sur les dalles, s'avançait dans la grande porte ouverte à deux battants, l'orgue gémissait un dernier hosanna triomphal; une toute jeune fille, presque une enfant, rose de rose, auréolée de fils d'or en broussaille, floconneusement enfouie dans de la dentelle, apparut comme une fleur emmousselinée de tulle.

Simplement elle donnait le bras à celui que le prêtre venait de sacrer son mari ; laissant se dérouler la traîne blanche de sa robe, elle descendit ou plutôt glissa les marches avec loin derrière elle le froufrou de la soie qui ondulait comme un serpent de neige.

Un coupé, dont les chevaux impatients piaffaient, s'offrit, la portière tenue au couple amoureux, et dans son étroitesse ils se blottirent serrés l'un contre l'autre, l'étoffe repliée jusqu'à leur cou en nuage blanc. Emportés par un trot rapide, ils prirent le chemin du Bois, tandis que la foule, ébahie, commentait le défilé. La main dans la main, heureux d'une joie profonde, intimidés tous deux de se sentir libres de caresses permises, ils restaient, ne parlant pas, absorbés, abîmés dans leur bonheur, pour ainsi dire recueillis, et par la vitre regardaient se dérouler le long ruban ondoyeux de la Seine calme et nappée d'ombre. Le cocher avait ordre de ne rentrer qu'à l'heure du dîner et prenait tel ou tel chemin au gré de sa fantaisie; on enfila l'avenue des Acacias déserte, où à chaque feuille pendait une larme, — il avait plu le matin, et les pleurs n'avaient pas encore séché, — les chaises solitaires semblaient avoir été frappées d'une baguette de fée méchante comme dans *la Belle au bois dormant* ; un silence d'église régnait au loin.....

Les reverbères piquaient d'étoiles gaies la masse sombre du crépuscule, et, sortant du Rêve, le coupé se retrouva dans le brouhaha des omnibus aux lanternes phosphorescentes, des tramways cornant, de la gare du chemin de fer qui sifflait, dans la vie enfin; une rue noire, et l'on s'arrêta non loin de l'avenue de Villiers, devant un minuscule hôtel. Il était sept heures, et, dans la salle à manger, tendue de rouge, qu'éclairaient deux lampes à la lumière tamisée par des voiles roses, assis sur son derrière, un caniche blond avec des boucles ondulées, rasé de frais, des anneaux aux pattes, attendait, l'air un peu effaré, venant lui aussi pour la première fois dans la maison; on lui approcha une chaise, et quêtant par ci par là une tranche de filet ou une patte de bécasse, il dîna lui parfaitement; il fut un lien, sans le savoir, dans ce premier tête à tête; il fut un tiers muet et discret.

Un larbin en habit noir, flegmatique, guindé, genre anglais avec ses favoris, emprisonné dans son faux-col, récitait son métier en emplissant les verres, qui ne se vidaient point : « Château-Laffitte, Château... »

Les compotiers intacts, les sorbets à peine touchés, ils montèrent enfin dans la chambre toute tendue d'étoffe Pompadour, dans la chambre où ils allaient être seuls. Dans une grande bergère, devant la cheminée immense d'où s'envolaient des langues de flamme bleue, pâle il s'était assis, elle tout près de lui, bientôt sur ses genoux, causant à voix basse, gentiment...

Onze heures sonnèrent au cartel Louis XV.

....

En le grand lit bas, au dais de bois sculpté drapé de tapisseries anciennes, aux couleurs mortes, — blottie, claquant des dents, frissonnante.....

CLARINE LUX.

CROQUIS D'HIVER

PAR LE VERGLAS

La Seine est prise et le sol est gelé.
La brume hier flottait, mouillée et fine;
Pendant la nuit un vent froid a soufflé,
Chassant la pluie, écartant la bruine.

C'est le verglas. Sur le pavé durci
Partout on glisse et l'on avance à peine.
Chaque passant est frileux et transi,
Semble hésiter et lentement se traîne.

Voici pourtant le long des quais glacés
Où près de l'eau la bise est plus aiguë,
Deux vieux époux affaiblis et cassés
Qui bravement regagnent une rue.

Ils sont couverts de vêtements fourrés,
Et tout blottis sous le drap et la laine.
Ils vont l'un l'autre étroitement serrés,
Penchant la tête et mêlant leur haleine.

Pourquoi sont-ils sortis de leur logis?
On n'en sait rien; suprême hardiesse!
Cet air si vif dont leurs yeux sont rougis
Ne trouble pas leur alerte vieillesse.

Tableau qu'on aime et qui semble touchant,
On est ému par ces bonnes figures.
On sent pourtant naître un rire méchant,
A contempler leurs étranges allures;

Quand on les voit chanceler en chemin,
Et, sans lutter contre l'âge qui tremble,
Dans une chûte où se meurtrit la main,
Sur le pavé rouler tous deux ensemble.

ANTONY VALABRÈGUE.

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. DUVAL. Nous vous remercions de vos dessins, que nous aurions publiés s'ils avaient été faits à la plume et au trait, suivant les indications que nous avons déjà données dans la *Petite correspondance*.

M. W. T., à Bucharest. Le prochain album de la *Société d'Estampe originale* doit paraître en avril prochain.

M. CH. R., à Nice. Nous avons fait les recherches à ce sujet sans le moindre résultat. Vous devez être mal renseigné.

M. E. G., à Paris, est prié de passer au bureau du journal.

M. F. C., à Lyon. Nous vous écrirons directement d'ici à quelques jours.

M. LÉON H., à Paris. Si vous pouvez alléger votre nouvelle d'une quarantaine de lignes, nous pourrons peut-être la publier.

A NOS ABONNÉS

L'administration du *Paris-Croquis* prévient ses abonnés de six mois, partant de la fondation du journal, qu'ils n'ont plus à recevoir que le numéro paraissant le troisième samedi de mars.

En conséquence, nous les prions de faire, avant cette date, leur renouvellement d'abonnement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Ces renouvellements peuvent se faire directement ou par la poste.

THÉATRES ET CONCERTS

MARQUISE!

Comédie en trois actes de V. SARDOU.

La mode du japonisme s'introduit dans les décors au théâtre. Le salon de Lydie Garousse, une demi-mondaine arrivée qui s'est fait offrir en dernier lieu par un monsieur, parti ensuite intelligemment, un château en Normandie et 200,000 livres de rentes, a les murs couverts de kakemonos brossés en détrempe, les meubles modernes se mêlent aux bronzes chargés de plantes fausses et la porte vitrée en éventail laisse voir un parc lointainement bleu.

On va pendre la crémaillère au château.

Lydie confie à son ancien amant, à son ami le peintre Davel, la seule peine qu'elle ait au milieu de sa fortune : le manque de considération. Elle a une comtesse pour voisine, et le mot : fille Garousse a été prononcé. Elle veut se marier. L'occasion se présente en la personne d'un employé d'assurances venu estimer les objets d'art du château, qui se trouve être marquis, et de Campanilla, ruiné par les femmes.

Il est facilement acheté au prix de 400,000 francs. Son départ immédiat après le mariage étant mis en condition, afin de laisser la marquise libre d'aimer un jeune homme du dernier serviable.

Tel est le premier acte, écrit dans un esprit rapide de nouvelles à la main.

Pendant la noce, une jeune ouvrière, Augusta, arrive bien intempestivement ; le marquis, son amant, forcé de la cacher, dérobe un plateau et l'envoie dîner dans une chambre, mais il a été vu et les bonnes petites amies de la marquise se font un plaisir de causer du scandale, on l'accuse donc de voler l'argenterie ; Lydie veut chasser son mari, et rencontre les résistances de quelqu'un décidé à passer au moinsla première nuit conjugale.

L'action se termine dans la chambre du marquis où Lydie consent, après bien des débats, à se laisser « arracher une dent », mais elle découvre Augusta cachée dans le lit et le mari subit le ridicule d'un divorce.

Est-ce un drame ou une comédie, une comédie ou un vaudeville ?

Le drame est d'une action traînante à partir du second acte, la comédie manque de l'observation des caractères et des mœurs qui en fait le charme, le vaudeville est dépourvu d'originalité dans l'imprévu des moyens. On peut difficilement goûter ce coup de théâtre arrivé naturellement à la fin d'une pièce composée selon les trois unités, étant donné l'impression pénible qui se dégage des sous-entendus d'une brutalité factice.

Ainsi, Lydie venant chez son mari sans bonne volonté, devant cet homme qui ne peut justifier ses désirs, ayant caché une femme dans son lit, lui demande s'il faut donc qu'elle « repasse » et semble accuser sa vieillesse et ses anciens excès. C'est un peu raide. De plus, l'insistance longue et fâcheuse avec laquelle cette scène et bien d'autres sont traitées apporte une idée de spéculation à l'œuvre d'art.

Par exemple l'interprétation est de premier ordre. Mlle Réjane s'identifie en ses rôles, son talent d'une fébrilité souple peut viser le comique sans se déparer de son charme intimement tragique.

M. Dieudonné est la logique et le calme personnifiés.

Pour M. Saint-Germain, il a eu souvent beaucoup de tact pour l'auteur.

×

FANNY LEAR

Pièce de MM. MEILHAC ET L. HALÉVY.

J'espère que l'on se sera assez occupé cette année, au théâtre, des Alphonses de tous les mondes. *Germinie Lacerteux*, une pièce originale, a ouvert la série ; puis *Monsieur Alphonse*, reprise ; *Fanny Lear*, reprise, et enfin une pièce nouvelle *Marquise*.

Fanny Lear, est une œuvre sage, ayant l'immense avantage de punir le vice et de récompenser la vertu lorsque le rideau tombe. En dehors de ce mérite vague ou plutôt de cette concession faite au public, la pièce est charmante dans ses situations, et l'esprit naturel du dialogue, sans éclat criard de jeux de mots, étonne surtout par la raillerie inattendue de certains caractères. Je ne sais si cela tient au talent délicat de Mlle Sisos ou à l'habileté de M. Dumeny, mais ce jeune ménage, séparé par une querelle un peu trop violente, se réunissant pour se protéger contre les attaques extérieures de l'amour, m'a paru spirituellement décrit.

L'apparition livide du marquis de Noriolis a été effroyablement rendue par M. Paul Mounet, un analyste minutieux de la folie, et en général de tous les égarements de la vieillesse. Mlle Tessandier avec sa robe noire aux reflets verts de jais, ses cheveux rouges en désordre, était pleine d'une majesté sauvage dans un rôle peu clair, à ses moments de fureur malsaine et contenue.

M. Colombey a trouvé des cocasseries stupéfiantes. Quant à Mlle Panot, elle a été charmante avec une pointe de lyrisme. L'Odéon a donc obtenu un légitime succès.

Mais *Monsieur Alphonse* aussi fut applaudi, le marquis de Campanilla a été réprouvé sans conviction, Jupillon seul a su réveiller la susceptitbilité du public. Et pourtant, à des degrés de fortune différents, la valeur morale de ces messieurs est bien la mème. C'est justement sur le mot fortune que repose la solution de ce cas de conscience. On est forcé de respecter les 400,000 fr. qui achètent un homme, celui qui se contente de 4,000, de 400 fr. baisse proportionnellement dans l'estime du public et nous avons vu qu'à 40 fr. la pudeur se révolte. Pour ce honteux marché, la bassesse est seulement dans le prix, on siffle ; et si l'auteur inconsidéré descendait encore, ne mériterait-il pas d'être traîné en police correctionnelle comme ceux qu'il met en scène?

Telle est la marque infaillible d'un jugement bourgeois.

PIERRE BRACQUEMOND.

Le Directeur-Gérant : HENRI BOUTET. Paris. - - Imprimerie Nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet. — R. Barré, dir. — 410-9

Imp. Bizolier.

PARIS — 4, RUE DES PETITS-CHAMPS, 4 — PARIS

Et chez tous les Libraires

ALMANACH « HENRI BOUTET »

POUR 1889 (4e ANNÉE)

Texte par Arsène ALEXANDRE

Illustré, par Henri BOUTET, de 14 pointes sèches originales, de 12 lettres ornées et de 12 culs-de-lampe

Un charmant petit volume in-32 de 76 pages

ÉLÉGANT CARTONNAGE RECOUVERT D'UNE COUVERTURE EN PAPIER JAPON, ORNÉ D'UNE POINTE SÈCHE REHAUSSÉE D'OR ET DE COULEUR

Il faut remonter jusqu'au dix-huitième siècle pour retrouver un Almanach qui ait été fait exclusivement pour être en harmonie avec le luxe et les élégances de nos salons parisiens.

L'Almanach « HENRI BOUTET » est le seul qui soit consacré par les femmes du monde, comme chose indispensable devant figurer sur leurs étagères et sur les tables de leurs salons, dont, par sa grâce, son élégance et son caractère si artistique, il est devenu un des plus délicats ornements.

Ceci explique la rapidité avec laquelle les exemplaires des trois années précédentes ont été épuisés.

Exemplaire sur vélin avec étui, papier fantaisie de couleur. Prix : 5 fr. 75.

Exemplaire de luxe exécuté spécialement pour les cadeaux d'étrennes.

Cet exemplaire est tiré avec un soin extrême sur japon de la **Manufacture Impériale**, les tranches en sont dorées, l'enluminure est particulière à cet exemplaire qui est renfermé dans un délicieux étui doublé de satin et orné de fers. Prix : 10 francs.

LES EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ET SUR JAPON NE SE VENDENT PAS SANS ÉTUI

Il est tiré, pour les amateurs 50 exemplaires sur japon numérotés, — les exemplaires contiennent un double état des pointes sèches dont un avant toute lettre. — Le prix en est, sans étui de : 20 francs.

Les exemplaires avec **14 pointes sèches** sur papier vergé des années 1886, 1887, 1888, sont épuisés. Il reste seulement quelques exemplaires de luxe à 10 et à 20 fr. des années 1887, 1888.

On rachète les exemplaires, en bon état des années précédentes.

Adresser toutes demandes : Almanach Henri BOUTET, 4, rue des Petits-Champs, PARIS

VENTES ET ADJUDICATIONS

HOTEL et TERRAIN à Paris, avenue du **BOIS DE BOULOGNE**
Angle, rue Pergolèse, 68, et Villa Saïd, 2. Superficie, 400 m.
Mise à prix : 150,000 fr. Adj. s. une ench. Ch. des not. de Paris le 19 mars 1889. S'ad. à Me LINDET, not., 9, boul. Saint-Michel.

---

2 PROPRIÉTÉS à Paris. 1° rue de VOUILL, 58 *bis*. C. 382 m. Rev. 3,180 f. M. à pr. 32,000 fr. 2° r. de VOUILLÉ, 60. Cont. 1,050 mèt. M. à pr. 25,000 fr. PROPté à CLAMART, av. Chevreuse, 12. Cont. 6,010 m. M. à pr. 20,000 fr. Adj. sur une ench. Chambre des not. de Paris, le 2 avril 1889.
S'ad. à Me DE GERVAL, notaire à Paris, 30, rue Beuret.

Chemins de fer de l'Ouest et du London Brighton

SERVICE DE PARIS A LONDRES

PAR

ROUEN, DIEPPE ET NEWHAVEN

en 10 heures

DÉPART TOUS LES JOURS (*Gare Saint-Lazare*)

1° Service de jour (pendant la saison d'été. — Traversée en 3 h. 3/4 : par trains de marée rapides, à heures variables.
Voyage simple : 1re classe, 42 fr. 50; 2e classe, 31 fr. 25.
Aller et retour : 1re classe, 71 fr. 25; 2e classe, 51 fr. 25.
2° Service de nuit (pendant toute l'année) par trains partant tous les soirs (dimanches compris) à 8 h. 50.
Voyage simple : 1re classe, 42 fr. 50; 2e classe, 31 fr. 25; 3e classe, 22 fr. 50.
Aller et retour : 1re classe, 71 fr. 25; 2e classe, 51 fr. 25; 3e classe, 40 fr.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE BARCELONE

Billets directs, aller et retour, à prix réduits. — *Vid* Limoges, Toulouse et Narbonne; durée du trajet : 26 heures 25 minutes.

MENUS PARISIENS

PAR

Henri BOUTET

Sur un même thème, ***« La Parisienne »***, cette suite de gravures constitue un document des plus curieux et des plus séduisants sur la femme de notre époque.

Cette collection, commencée il y a cinq ans, n'a jamais été interrompue et se continue régulièrement par la publication de nouvelles séries.

Dire que cette collection comprend plus de TROIS CENTS PLANCHES, c'est affirmer un succès sans précédent dans la publication d'une suite de gravures.

TITRES DE QUELQUES SÉRIES :

Femmes à table — Les Frileuses — Aux Courses — Au Salon — Au Bord de la Mer — En Voyage — Au Bois — Les Patineuses — Scènes parisiennes — Au Bal — En Vacances — Soirées d'hiver, etc., etc...

On trouve les MENUS PARISIENS d'HENRI BOUTET dans toutes les papeteries de luxe de la France et de l'étranger.

PARIS-CROQUIS

(Numéro d'Étrennes)

Le numéro d'Etrennes de « PARIS-CROQUIS » est double. Il est tiré avec un soin tout spécial et l'enluminure de sa couverture est rehaussée d'or.

IL CONTIENT :

Texte par : MM. ANDRÉ LEMOINE, MARCEL BAILLOT, HIPPOLYTE BUFFENOIR, HIPPOLYTE DEVILLERS, PAUL DUPRAY, CHARLES FRÉMINE, JULES DE MARTHOLD, ANTONY VALABRÈGUE, DANIEL MAILLARD.

Illustrations par : MM. AUGUSTE LEPÈRE, PATRICE DILLON, AUGUSTE GÉRARDIN, ERNEST GRENIER, PAUL ROSSERT, HENRI BOUTET.

HORS TEXTE. — **CALENDRIER POUR 1889, pointe sèche d'Henri Boutet, sur Chine appliqué.**

Ce Calendrier, véritable *gravure d'Art*, peut être accroché dans un salon. C'est du reste le but que s'est proposé *PARIS-CROQUIS* en publiant dans son numéro d'Etrennes : Faire un Calendrier qui puisse avoir sa place au milieu des objets d'un intérieur de goût.

PRIX DU NUMÉRO SPÉCIAL. . . . . 1 FR. 50

Tout nouvel abonné d'un an recevra gratuitement ce numéro d'Étrennes.

Rédaction et Administration, 4, rue des Petits-Champs. — PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE NOUVELLE (ASSOCIATION OUVRIÈRE), 11 RUE CADET. — R. BARRÉ, DIRECTEUR — 410.-9